

---

Petite causerie sur la colonisation

---

L'INSTITUTEUR.— Mes chers amis, plus d'une fois nous avons parcouru ensemble, sur la belle carte de la province de Québec, les immenses régions ouvertes à la colonisation, régions admirables par la qualité du sol, la majesté des forêts qui les recouvrent et le nombre incalculable de lacs et de rivières dont elles sont parsemées. Tour à tour, nous avons étudié la vallée du Lac Saint-Jean et la région du Saguenay, les vallées du Saint-Maurice, du Témiscamingue et de l'Outaouais, au nord du Saint-Laurent ; le bas du Saint-Laurent (côte sud), la Gaspésie, la vallée de la Métapédia, la région de la Chaudière, les Cantons de l'Est, au sud. Vous avez appris que la province de Québec possède des milliers et des milliers de lots de terrains non concédés, qui n'attendent que les bras d'un vigoureux défricheur pour se transformer en beaux champs cultivés.

L'ÉLÈVE.— La vie du défricheur doit être rude, car transformer une terre *en bois debout* en un champ cultivé, ce ne doit pas être un jeu d'enfant.

L'INSTITUTEUR.— Arthur a raison. La vie du défricheur ou *colon* est certainement des plus laborieuses. Mais cette existence, qui se résume en deux mots : *travail honnête, liberté complète*, n'est pas sans offrir des consolations et des charmes.

La plupart des régions ouvertes à la colonisation, chez nous, sont si pittoresques ; le bon Dieu les a ornées de tant de beautés naturelles, que tout homme bien né se sent heureux de vivre au sein d'un pays aussi enchanteur.

Écoutons Arthur Buies, un écrivain canadien-français dont la mémoire sera toujours chère aux amis de la colonisation, nous décrire le versant nord des Laurentides :

Ah ! — dit l'auteur de l'*Outaouais supérieur* — il ne peut avoir qu'une idée bien étroite et bien imparfaite de notre continent celui qui n'a pas visité, qui n'a pas parcouru cet étonnant et indéfinissable pays qui s'étend en arrière des Laurentides jusqu'aux dernières latitudes habitables, entre les rivières du Saint-Maurice et de l'Outaouais ! C'est la grandeur, c'est la profondeur, c'est la sublimité mêmes. Cela est si vaste, si vaste, quand on regarde par-dessus les innombrables ondulations des montagnes qui semblent courir vers un horizon nulle part accessible, qu'on éprouve comme une sensation de rapetissement indéfini de soi-même et un effroi insurmontable de se trouver au milieu de cette immensité muette, vivant de milliards de vies, et cependant immobile, sommeillant dans l'éternité.

Pour moi, c'était une de mes plus grandes jouissances que d'aller tous les trois ou quatre ans dans les défrichements nouveaux, aussi loin que pouvaient me porter les chemins de colonisation encore grossiers et difficiles, de me retrouver avec nos admirables colons et de constater la marche accomplie par eux, en dépit de tant d'obstacles accumulés. Ils me faisaient voir tout le terrain gagné dans l'intervalle de mes visites : ici, une route entière ouverte à travers tout un canton ou même plusieurs cantons, afin de rejoindre des établissements isolés, perdus au delà de toute communication ; là, une paroisse récemment érigée avait remplacé ce qui n'était naguère qu'une mission sans ressources ; ailleurs, de petites industries avaient fait leur apparition, on avait construit un moulin, une scierie suffisant aux besoins locaux, voire même par endroits une